



# Welcome to Bourgmont

## épisode 5

L'utilisation des engins à moteur bruyants et polluants du type débroussailleuse ou motoculteur n'a jamais vraiment été en accord avec ma vision du « retour à la terre », a fortiori dans un lieu où il semble encore possible de goûter tant soit peu au silence et de respirer l'air pur et où ce « retour » peut aisément s'assimiler (si l'on n'est pas trop regardant) à un « retour à la nature ». Je laissai donc le gros matériel de mon grand-oncle rouiller encore un peu sous la poussière et l'humidité et déclinai l'offre de mon voisin de parcelle qui mettait le sien à ma disposition. Il me proposait même, lui qui n'était plus tout jeune, de passer un « plemier coup de challue » lui-même et de d'« finir par un p'tiot coup d'gliffe ». À quatre-vingt-cinq printemps, la poignée de main ferme et solide comme un roc, l'Beudin, *qu'avoit ben connu teute lai famille et qui s'souvenoit encol eud'moué gamin*, me rendrait ce grand service contre un *p'tiot canon si des coups y m'restoit en cave quèques boutailles du tonton*. J'avais répondu qu'on n'aurait pas besoin de ça pour en déboucher une. Prudent, je lui promis toutefois que je ne manquerais pas de *v'nir eul'trouver si j'en chiais d'trop* comme le prévoyait l'homme de la terre qu'il était toujours resté bien qu'il fût de cette génération qui avait quitté son village natal pour aller travailler en usine. La suite attendue, pour un jeune gars de la campagne parti pour la ville, ressemblait souvent à cela : il trouvait une jeune fille de son âge de même extraction, au bout de

quelques mois il lui passait l'anneau et aussi sec lui faisait coup sur coup trois marmots pour bénéficier le plus tôt possible d'allocations familiales suffisantes à défaut d'être substantielles.

L'Beudin, lui, s'était marié avec la Guite mais en ces temps où la capote n'était qu'en voie de démocratisation et n'était guère encore pour les culterreux qu'un luxe culturellement associé à la conscription – où sa distribution était d'ailleurs systématique et gratuite – notre bon tâcheron (l'Beudin avait travaillé dans les fermes et les vignes) se vantait d'être passé maître dans l'art ô combien difficile à l'en croire de la *marche arrière*. « Ce s'rait-y point plutôt qu't'en as une de percée ?! » répliquait généralement mon grand-oncle en faisant allusion à l'antécédent d'oreillons tardifs de son *pousse-pousse conscrit*. « Babouin qu't'es ! » que l'Beudin lui répondait. Une autre hypothèse émise par l'Beudin lui-même certains dimanches soirs enfumés au Bistrot de la Place après une partie de tarots jouée *l'couteau sous la table* et en buvant par petites gorgées accompagnées chacune d'une légère grimace et d'un plus ou moins discret rototo une dernière fine « pour la route », était que « p'têt' ben aussi qu'lai Guite a ne r'tenoit point les niatrons ». Toujours est-il qu'aucune naissance n'avait fait suite à leur union (pas plus d'ailleurs qu'elle ne l'avait précédée...) et que les deux époux se trouvèrent bien heureux, au bout de soixante années de mariage, de n'avoir pas de descendance. Les grands évènements de leur vie se résumaient à quelques voyages organisés : un en Bavière, avec les Anciens Combattants, un autre en ce qu'on appelait encore à leur époque la Yougoslavie, et deux ou trois autres en tant qu'adhérents d'une société locale de Secours Mutuel : à Andorre, à Étretat et en Sicile... Ma grand-tante et mon grand-oncle, leurs voisins, et (comme on dirait maintenant) leurs *meilleurs ennemis* (des relations de voisinage ne pouvant déboucher depuis que le monde est monde que sur de la jalousie et de la rancœur) avaient été de tous ces voyages et avaient grosso modo mené la même existence tranquille de paysans sans enfants,

travaillant aux champs et à la vigne, possédant vergers et potagers, élevant poules et lapins et ayant toujours été entourés de chiens (exclusivement des corniauds) pour la Guite et l'Beudin et de chats (de gouttière ça va de soi) pour ma grand-tante et mon grand-oncle.

L'arrivée des outils à moteur, de peu antérieure à Bourgmont à celle du téléphone, et de quelques décennies à l'arrivée de la machine à laver le linge puis la vaisselle, puis de la télé-noir-et-blanc puis de la télé-couleur, avait correspondu à une petite révolution et marqué le début d'une ère d'embourgeoisement de la classe paysanne. Motoculteurs et tronçonneuses étaient rapidement venus en complément des moissonneuses-batteuses, tracteurs et autres enjambeurs dans un processus de généralisation dont l'importance était inversement proportionnelle à l'évolution démographique en milieu rural et en particulier de cette population vivant encore des revenus de la terre. L'heure de la retraite ayant sonné pour ces paysans de la génération de mon grand-oncle et du Beudin, des montres à quartz à « affichage digital » étaient apparues à leurs poignets osseux reléguant dans leurs tiroirs leurs belles montres à gousset et le magnétoscope avait fait son entrée dans leurs chaumières. La génération suivante, celle de l'agriculteur et du viticulteur diplômés et au fait des nouvelles méthodes de travail et des nouveaux modes d'exploitation et de production, serait quant à elle grande utilisatrice de machines à traire ou de cuves inox, de pressoirs à vendanges pneumatiques et de véhicules tout-terrain Toyota ou Land Rover et finirait par investir dans des engins avec cabines climatisées, ordinateurs et GPS. Le voyant rouge des comptes bancaires s'était mis à clignoter aussitôt qu'au numéro de téléphone de l'exploitation ou du domaine s'étaient accolés celui d'un fax et l'acronyme GAEC ou SARL. Le simple *paysan* et le simple *vigneron* avaient pris leur retraite à temps et pour peu qu'ils aient mis des sous de côté, les intérêts sur épargne s'étaient accumulés durant les quatre glorieuses décennies où ils avaient le plus *drûment ôvré* dans de telles pro-

portions et à des taux si indécemment avantageux au regard de ceux qui se pratiqueraient pour les générations d'après qu'ils purent quant à eux aisément remplacer leurs antiques faux et tuyaux d'arrosage par des karchers, tondeuses autotractées, coupe-bordures et débroussailleuses thermiques et nourrir cette illusion que, possédant et utilisant du matériel de professionnels ou présenté comme tel dans les prospectus et les encarts publicitaires, ils étaient encore un peu *en activité*. Le très fréquent sentiment d'inutilité éprouvé dans le premiers mois de retraite par les ouvriers du secteur secondaire et les employés du tertiaire demeurait, en partie grâce à leur bas de laine patiemment tricoté, totalement étranger aux *anciens paysans*. Il leur restait leur potager et bien toujours un ou deux vergers à entretenir, quand ils n'allaient pas donner encore des *p'tiots coups d'mains* dans les champs ou les vignes aux *p'tiots jeunes* qui les leur avaient repris en fermage ou métayage ou les leur avaient rachetés. Quand l'Beudin m'a vu arriver « lô m'neu dans lô ploches » et commencer à m'attaquer à ma *feurtoche* (mon bout de friche) avec une paire de cisailles et ma faux rouillée trouvée sur place, je vis à son expression que j'aurais pu tout aussi bien pour lui m'attaquer à une forêt vierge avec un cure-dent. « Te sais-t-y au moins t'en servir ? » (je venais de saisir l'instrument coupeur au long manche) ; « Et t'as-t-y une piare pou l'égouser, ton dard tout rouillou ? » Les questions de mon vieux voisin de parcelle et leur formulation dissimulaient bien mal des tentatives de dissuasion. « Va don' point d'triper eun oirton ou t'cheugner eun brasse davou ton taillou ! ça pô eun ceusio ai côture qu'te tiens lô ! » Mon étonnement qu'on puisse encore parler ce patois très local – mon interlocuteur fût-il en âge de l'avoir appris dans sa jeunesse en écoutant ses parents et les anciens de l'époque – laissa rapidement place à la certitude amusée que le bon vieux n'attendait qu'une chose : l'occasion de sortir ses bruyants engins pro derniers modèles dans la triple intention d'en justifier pleinement à ses propres yeux la possession par un usage autre qu'exclusivement person-

nel, de faire fonctionner ce beau et coûteux matériel à des fins d'entretien sinon de rentabilisation (le prêt ou l'utilisation dudit matériel pour rendre service à un voisin non équipé et n'en ayant donc pas la maîtrise générant soit une dette qui se réglerait par un service en retour soit une rémunération non déclarée sous forme d'un frichti et d'un bon p'tiot canon, de quelques denrées alimentaires ou bouteilles ou d'un ou deux billets), et enfin et en l'espèce de faire étalage de ce que le bon vieux devait regarder comme ses richesses et de montrer sa maestria dans le maniement d'un outillage de pointe, autrement dit d'épater un *gars d'la ville* et de lui en mettre plein les yeux. Je lui aurais bien fait plaisir à l'ancien mais j'étais justement de retour sur les hauteurs de Bourgmont pour fuir l'agitation et le tumulte urbain et me ressourcer dans le calme de cette arrière-côte à l'écart des grands axes routiers et des cheminées d'usines, je n'allais pas me faire avoir à peine arrivé par le bagou de cette espèce de VRP octogénaire et rouleur d'r qui voulait à tout prix me vendre ses engins pétaradants et puants ! J'avais déjà ressorti le vélo rouillé à sacoches de mon grand-oncle pour me déplacer sur des petits trajets dans le respect de l'environnement et je n'allumais plus la télé ni la radio depuis longtemps. Deux décennies de surexposition aux ondes électromagnétiques, particules fines, décibels en tous genres et aux messages publicitaires (radiodiffusés, télédiffusés, affichés, placardés, distribués, postés, envoyés par e-mailing ou incrustés dans mon ordi via fenêtres et cookies...) réclamaient en urgence une bonne cure de désintoxication, de silence et d'air pur. Marche, vélo. La région comptait suffisamment de chemins de randonnées et de kilomètres de voie verte pour me tracer par là autour un périmètre d'une bonne trentaine voire d'une quarantaine de bornes. L'Office du Tourisme du Pays Valois, en plus des Segways pour la visite du centre historique de notre Cité des Comtes – et néanmoins Capitale de Région, aussi réputée pour ses vins et sa gastronomie – proposait des VTC et des vélos électriques en location. Son antenne locale à Bourg-

mont, enfoncée dans une étroite ruelle à l'ombre de l'église St Euphrasème, en mettait une dizaine à disposition. Mon envie de sortir des sentiers battus et de monter nos coteaux entre les rangs de vignes pour les redescendre par des pentes caillouteuses m'aurait fait préférer le VTT mais à défaut, pour les balades un peu plus longues que mes virées quotidiennes, leurs Rolls-Royce à pédales et compteur kilométrique vaudraient toujours mieux que mon vieux biclou couinant dont la chaîne sautait systématiquement dans les montées. J'étais par contre franchement résolu à ne pas céder davantage à la facilité. Mon retour à la terre, je me l'imaginais comme un virage radical, pas sur le mode loisirs et tourisme. Les cahots, les cailloux, les irrégularités, la dureté des chemins, tout ça je voulais le sentir ; je voulais que ce soit le moins possible amorti et feutré. Ce devait malgré tout encore être possible avec leurs VTC si on s'écartait un peu de leurs circuits fléchés et si à force de déborder sur les bas-côtés on se laissait tenter par un bord de champ en pleines moissons ou au bout d'un chemin pierreux par une ligne de crête calcaire suffisamment large et pas trop en dentelle. Le VTT bas de gamme que je projetais d'acquérir par la suite devrait mieux convenir mais il serait l'ultime concession que je m'autoriserais à faire à l'*Homo touristus* (qu'on tend hélas à demeurer tous tant soit peu et de toute façon dans nos sociétés et à notre époque qu'on le veuille ou non). On retourne à la terre ou pas ! Et si on y retourne ce n'est pas en tongs et en bermuda fuchsia ou en maillot à pois. Ça vous ramollit les sens et le cerveau ces tenues-là, par simple contact avec la peau. C'est bon pour la plage, le sable fin et les pelouses impeccables arrosées au tourniquet, ce n'est pas pour la terre. Le camping-car et le vélo électrique non plus. La terre réclame un corps-à-corps, elle ne veut pas être effleurée, elle veut s'ouvrir, être soulevée, retournée à la main et à la force des bras ; elle veut sentir nos muscles se durcir, la sueur du torse, des épaules. Elle ne se donne pas, elle ne s'offre pas comme ça. Il lui faut du temps pour nous nourrir. Les paysans d'avant le savaient bien.

Avec ses battoirs aux doigts noueux et son échine courbée, il en a eu sa dose, l'Beudin, des corps-à-corps avec la terre. Elle était dans ses vieux os et sa vieille chair à présent, et dans ses veines trop bleues, trop marquées de s'y être mélangées soixante-dix ans durant avec le pinot noir et la graisse de porc rance. À part des salades encore qu'il repiquait et quelques patates, elle n'avait plus rien à lui donner et lui non plus, sauf sa carcasse dans quelques années, on n'était pas pressés. En attendant, venant de son vieux corps perclus de rhumatismes et desséché, les caresses prodiguées avec un râteau à long manche suffiraient à la terre de son bout de potager. Pour les caresses plus appuyées et les gros soins réguliers elle tolérait le contact indirect, le désherbage et le labourage via la machine et les substances chimiques. Elle continuait de donner de beaux légumes aux hommes, de beaux fruits et de belles céréales, mais je pensais justement qu'elle avait bien tort. C'était à la va-vite maintenant qu'on s'occupait d'elle, à coups de griffes et de Roundup, d'épandeurs, d'enjambeurs ou de charrues à six socs. La frénésie délétère des villes avait gagné les champs. Les mesures de qualité de l'air des stations mobiles le confirmaient : selon la saison et qu'on fût en période de traitement ou de brûlage des sarments, on commençait à enregistrer ici ou là des pics de pollution atmosphérique. Ce n'était pas rassurant. Mais la terre feignait encore de s'en foutre. Les seuls mots que l'homme lui susurrerait depuis des décennies c'étaient culture intensive et rendement mais de cela aussi elle semblait se moquer. Preuve qu'elle et les hommes ne parlent pas la même langue. Les écolos étaient d'avis qu'on le paierait chèrement un jour et même qu'on le payait déjà vu l'augmentation régulière du nombre des cancers. Elle ne parlait peut-être pas notre langue mais après avoir été longuement abusée elle pouvait avoir finalement deviné nos intentions à nous voir faire. On comprendrait en tout cas qu'elle puisse à terme considérer comme un juste retour des choses de nous resservir dans notre assiette et dans nos verres les millions d'hecto-

litres de poison qu'on lui avait fait avaler sous prétexte de la soigner pendant des décennies bien qu'avant notre intervention elle fût loin d'être malade. Sans être rancunière – parce qu'incapable par nature de l'être – la terre réagirait selon ce principe-là : « si pour eux c'est bon pour moi c'est que ce doit être bon pour eux ». Nous voir sur la planète entière empoisonner nous-mêmes l'air qu'on respirait rendait parfaitement recevable cette logique. Elle, au fond, s'en fichait. Les siècles et les millénaires passeront après la disparition de l'espèce humaine et la nettoieront de toute façon jusqu'aux entrailles de ces cochonneries phytosanitaires accumulées comme de ces substances de plus grande toxicité encore sous leurs déclinaisons solides, liquides, volatiles ou radioactives. Ce n'est pas ça qui l'emporterait la Terre. L'humanité, si. Avec deux ou trois autres pathologies intercurrentes, d'origine virale ou non, et une chronicité patiemment entretenue par l'homme lui-même. Cette indifférence dont elle se vanterait à coup sûr et avec légitimité si elle avait une *âme* et s'il lui était possible de s'exprimer, je la partagerais avec la terre. Mon rejet des engins et produits polluants avait moins de motivations écologiques et humanistes qu'il n'avait pour cause mon besoin tout égoïste de silence et de pureté, du moins d'absence de pollution visuelle et sonore, les machines agricoles et le menu matériel à moteur ou servant à répandre celles de ces substances nocives en usage par ici étant pour moi surtout par trop bruyants et constituant à mon sens, dans cette campagne aimée, de trop disgracieuses verrues bigarrées et logotypées, l'odeur du diesel et de toute cette chimie poisseuse n'arrangeant rien à l'affaire. « Non, sincèrement, merci à vous M'sieur Beudin ! Mais vot' matos i'fait vraiment trop d'boucan et vraiment i'pue d'trop ! » Ce n'est bien sûr pas comme ça que j'ai refusé sa gentille proposition à mon vieux voisin de parcelle, mais si j'avais été franc et honnête avec lui c'était ça que j'aurais dit...

**À suivre...**